

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Raymond Paul, Max Férandon, Katia Gagnon

Jean-François Crépeau

Number 156, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73092ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, J.-F. (2014). Review of [Raymond Paul, Max Férandon, Katia Gagnon]. *Lettres québécoises*, (156), 22–23.

☆☆☆ ½

RAYMOND PAUL

Léa devant la mer

Montréal, Druide, coll. « Écartés », 2014, 224 p., 19,95 \$.

Une famille pas comme les autres

La famille est un terreau fertile pour les conteurs d'histoire. De *Maria Chapdelaine* à *L'héritage*, le cocon familial nourrit l'imaginaire. Raymond Paul ajoute sa voix à la collection de ces récits en publiant *Léa devant la mer*.

Léa est une femme âgée, victime d'un bête accident de la route. Ses petits-enfants réagissent vivement. Camille ne peut imaginer sa jeune existence sans elle. Une inquiétude partagée par Gabrielle et Virginie qui, adolescentes, se sont réfugiées chez elle, pour permettre à leur père d'oublier un peu la maladie de leur mère. Puis, il y a Éric qui s'entête à croire à une guérison prochaine de Léa.

Ses enfants à elle se nomment François et Mireille, Louis et Lucie. Son époux Philippe, dont le souvenir est bien présent, est décédé, laissant derrière lui l'image d'un bon père, malgré son alcoolisme et, parfois, sa violence. François, ses sœurs et leurs enfants sont au de chevet de Léa. Louis est en voyage avec son compagnon Julien.

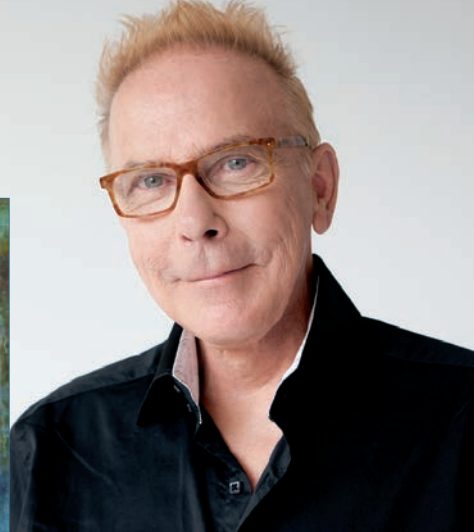
Le passé au présent

La première partie du roman se déroule entre la chambre d'hôpital et la maison familiale, entre l'époque où Léa se marie au gentil Philippe, celle où il se met à boire, et sa mort, alors que le non-dit prévalait sur les relations familiales. Le décès subit de Léa exacerbe la tension qui s'est installée dans la famille depuis son accident. C'est entre autres le cas lorsque François met en vente la maison familiale sans prévenir; Éric réagit vivement, ayant l'impression que son oncle les prive de ce lieu où tous aiment se retrouver.

Peu après les funérailles, François part en voyage. Ses réflexions, alors qu'il roule sur les routes de Hollande et de France, nous font découvrir de larges pans de l'histoire des siens, dont certains événements sont inconnus de son frère et de ses sœurs. On comprend ainsi les liens étroits qui l'unissaient à Léa. On constate que François, bien que donnant l'image d'un homme froid et capable de se contrôler en tout, accumule frustration sur frustration depuis ses années de collège. Il y a aussi sa difficile relation avec Suzanne, son épouse internée, à qui la neurasthénie a fait perdre l'usage de la parole. Quant à ses deux filles, il les aime par-dessus tout, sans être capable de le leur dire, comme ce fut le cas avec son père.

En son absence, ses filles et leur cousin rendent visite quotidiennement à Suzanne. Éric et Gabrielle ne se contentent plus de lui faire la lecture, ils interprètent devant elle des personnages, ce qui l'oblige à entrer dans le jeu en exprimant, petit à petit, ses émotions. Il suffit qu'un oiseau tombe du nid pour que Suzanne émette un premier son, puis reconnaisse ses filles et demande François.

Raymond Paul a sûrement beaucoup lu et a su en tirer le suc dont profite ici son écriture. Il joue de la nuance, aussi bien dans le détail de ses personnages que dans les péripéties qui soutiennent le récit. Le tableau de maître dont François achète une copie dans un musée et dont il décrit la transparence des couleurs et l'effet que cela produit



RAYMOND PAUL

sur l'œuvre illustre parfaitement, à mon avis, les différentes superpositions de lieux, d'époques et d'événements qui construisent et soutiennent admirablement le récit. Et cela pour notre plus grand plaisir.

☆☆☆

MAX FÉRANDON

Un lundi sans bruit

Québec, Alto, 2014, 192 p., 21,95 \$ (papier), 12,99 \$ (numérique).

Le rire : le nerf de la guerre

Le deuxième roman de Max Férandon nous amène dans un univers moins improbable que celui de *Monsieur Ho* (Alto, 2008), son précédent récit. Dès les premières lignes, nous voilà à Saint-Priest-la-Brume, « un village en perpétuelle condensation : un endroit oublié du monde... Un petit coin de Creuse, un mirage suspendu, une miette de l'Hexagone... » (p. 9).

On y rencontre Amédée, le scieur, que la découverte d'un tableau lance dans l'aventure. Il opère le moulin depuis plus de 20 ans, mais il rêve de « ne plus travailler les lundis ». Il y a ensuite Goguenard qui dirige l'entreprise et d'autres commerces, plus lucratifs et illégaux. Lorsque s'amènent les frères Crasimir, hommes de main des crapules de la région, ils sont à la recherche de ce dernier.

Après du scieur, il y a sa femme Ginette, le conducteur de bibliobus Vincent et les retraités Tardieu. Il y a aussi la vieille Simone Marcellin, la mémoire du patelin, et Armand Prunier, le mime qui a installé son chapiteau sur la place publique en 1943. Précisons que des liens étroits unissent les membres de cette communauté depuis la Seconde Guerre mondiale.

La caricature que fait l'auteur de ces personnages est une suite d'images loufoques qui teintent la trame du début à la fin. Si l'auteur possède une riche palette de figures de style, il en use et en abuse parfois.

Des personnages bien typés

Les péripéties de la première partie du roman, intitulée l'« Après », sont un chassé-croisé drolatique entre les frères Crasimir, Goguenard, Amédée, Vincent et les autres. On y a droit à un numéro de vaudeville dans lequel Goguenard s'associe à Robert Escalasse pour lancer le Château Belle lurette, un vin de mauvaise qualité. Le rire étant l'essence du roman, Férandon fait fréquemment entrer en scène de nouveaux personnages pour en provoquer l'éclat, quitte à détourner l'intrigue

pour mieux la faire rebondir. Je pense, entre autres, au charcutier Pasiensky, l'amant de M^{me} Goguenard, dont la description de « l'amour charcutier » est aussi amusante qu'évocatrice.

Que dire de Frédo Jonquille, « l'homme qui murmurait aux oreilles des voitures », sinon que, grâce à lui, Amédée et Vincent retrouvent la toile disparue et la rendent aux Crasimir au cours d'une finale rocambolesque.

Rire de l'impossible

Cette œuvre, peinte par Otto Muntt, un soldat allemand, est liée à l'époque où se déroule la seconde partie du récit, « Avant ». À « cette période d'occupation... il était un document administratif incontournable... la Liste » (109) sur laquelle figurait le nom des familles juives pourchassées par l'invasisseur allemand et les collaborateurs français. Saint-Priest-la-Brume n'y échappe pas, mais la population fait preuve d'ingéniosité pour protéger les Ackerman, des Alsaciens en fuite, réfugiés chez eux.

Le romancier reprend à son compte quelques thèmes connus de la Seconde Guerre mondiale : les sabotages de la résistance, la caricature



MAX FÉRANDON

des gradés allemands campés au village, ou en faisant d'un certain La Mothe Grebrière le pastiche du parfait collabo.

Mis à part un trop-plein de périphrases et de calembours, *Un lundi sans bruit* est une lecture réjouissante et Max Férandon, un bon compagnon de détente littéraire.

☆☆☆

KATIA GAGNON

Histoires d'ogres

Montréal, Boréal, 2014, 248 p., 22,95 \$.

Marie Dumais enquête

Le métier de Katia Gagnon, journaliste d'enquête à *La Presse*, l'amène à s'intéresser aux drames humains de notre société. *La réparation*, son premier roman paru en 2011, portait sur le suicide de Sarah Michaud, victime d'intimidation, et sur le triste sort de Marie-Lune Provencher, une fillette de cinq ans victime des hallucinations de sa mère.

Cette fois, l'auteure superpose trois récits dont les personnages principaux se croisent au fur et à mesure que la trame évolue. Le premier personnage se nomme Jade, le deuxième Stéphane Bellevue et le troisième est la journaliste Marie Dumais, rencontrée dans le premier roman. Cette fois, elle enquête sur l'histoire du jeune Bellevue.

Petites misères, grands drames

Jade nous entraîne dans l'univers sordide des jeunes en cavale. Souvent, les filles sont recueillies par des gangs de rue dont la compassion et le réconfort spontanés les font tomber dans l'univers des danseuses nues, de la prostitution ou de la drogue. C'est ce que vit Jade. Accro du crack, elle se prostitue, acceptant parfois d'avoir des relations non protégées. Enceinte, elle fait une cure de désintoxication, puis s'installe avec d'autres jeunes femmes dans sa situation. La santé de Jade s'améliore au point qu'on pense à la remettre en contact avec Justine, son premier enfant que la DPJ a pris en charge. Mais...

L'histoire de Stéphane Bellevue débute par l'annonce de sa sortie prochaine de prison et la réaction publique d'un chasseur de pédophiles qui suscite l'intérêt de Marie Dumais. Elle insiste pour qu'on lui accorde un peu de temps pour ce dossier qui semble déjà entendu. La journaliste remonte alors jusqu'à l'enfance de Bellevue en frappant à la porte

de sa mère et à celle d'une famille d'accueil où il demeura un temps ; elle scrute son adolescence en interrogeant des intervenants l'ayant côtoyé ; elle retourne même là où il a tué le jeune Labrie. Plus sa recherche avance, plus le nuage au-dessus de la vie de Bellevue s'assombrit.

La troisième trame se tisse autour de la relation que Marie Dumais entreprend avec Louis Héту, propriétaire de la librairie Batêche. Ils apprennent à se connaître, à nouer lentement des liens, le passé de chacun les faisant craindre l'engagement amoureux. Puisque c'est toujours à la librairie qu'ils se retrouvent, Louis habitant à l'arrière de la boutique, ce huis clos crée une atmosphère propice aux confidences. Leur histoire, aussi palpitante que les autres, illustre que le quotidien recèle parfois des surprises.

Katia Gagnon mène rondement les trois histoires, les péripéties de chacune allant de rebondissement en rebondissement. Nous ne sommes pas dans un polar, peu s'en faut, mais le suspense social retient notre attention du début à la fin. Il y a surtout que la façon dont les trames sont interreliées n'est pas cousue de fil blanc, chaque épisode nous tenant en haleine. Je parie que *Histoires d'ogres* connaîtra un succès aussi, sinon plus grand que son premier roman.



KATIA GAGNON